

**15 ans avec Claude François**

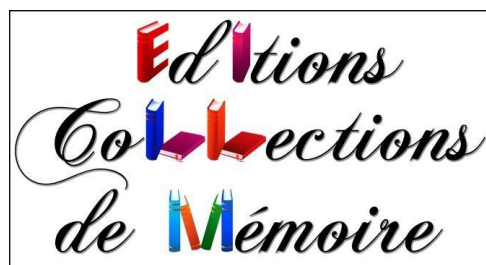
**EXTRAIT**

EXTRACT

# 15 ans avec Claude François

Josette Martin

EXTRAIT



EXTRACT

## Avant-Propos

Ce texte a été écrit par Josette Martin un an après la disparition de Claude François. Fan avant toute chose, elle fut tour à tour son habilleuse, sa secrétaire, et responsable du courrier *Podium*, pendant quinze ans.

Son livre a été l'un des premiers que j'ai eu le plaisir de lire sur Claude et, grâce à son texte très attachant, rempli de sensibilité et d'authenticité, agrémenté d'anecdotes souvent amusantes, il m'a permis de découvrir des facettes peu connues de la personnalité de Claude. J'ai donc eu envie de vous le faire à nouveau découvrir en publiant ce livre aux éditions *Collections de Mémoire*, en rajoutant des sous-titres à l'intérieur des chapitres pour rendre la lecture plus aisée.

Ce témoignage vivant de Josette est important car il nous révèle de manière très concrète les coulisses de la vie de l'artiste, ainsi que son caractère, son tempérament, ses angoisses, ses confidences... Ce texte semble être tout frais, comme écrit sur le vif... comme si *tout ça c'était hier*...

Josette Martin a fait partie de ces personnes qui ont travaillé dans l'ombre de Claude et ont contribué, d'une certaine manière, à faire de lui ce qu'il est devenu. Josette me fait penser à la chanson de Claude « *Les petites souris* »... toujours là pour le bien-être de l'idole...

La réédition de ce livre est aussi une manière de lui rendre hommage et de la remercier pour son grand dévouement à Claude.

J'aurais aimé la connaître ...



Odile Vignal, juin 2016



« *Si ce n'est pas de l'amour  
Alors je vous le dis  
Dieu n'a pas créé les petites souris*

*Et l'enfant que j'étais ne croyait pas au Père Noël ... »*  
(*Les petites souris* - Claude François – Pierre Delanoë, 1968)

Odile Vignal est aussi l'auteur de :

- *Paroles d'une fan-Lettres à Claude François* (paru aux éditions Collections de Mémoire en 2013)
- *Collections Claude François* (paru aux éditions Collections de Mémoire en 2015)

EXTRA

## Préface

Il est difficile de parler de soi, même si c'est pour évoquer quelqu'un qui fut et qui reste l'essence de sa vie...

J'ai eu le bonheur de rester, quinze années, près de notre idole Claude François. N'importe quelle fan fidèle aurait pu avoir cette chance...

On a tout écrit sur Claude, et surtout beaucoup de mensonges... On lui a fait du mal, même au-delà de la mort.

Je ne prétends pas le connaître à fond, car lui-même, se connaissait-il vraiment ? Les mille détours de son cœur demeurent à jamais insondables... Son jardin secret lui appartenait. Mais si vous me suivez dans le labyrinthe de sa vie, je vais essayer de lever un peu un coin du voile... pour vous, son public, pour qui il vivait si pleinement.

Vous le saviez généreux, passionné, perfectionniste... En lisant ce livre, peut-être découvrirez-vous d'autres facettes de ce personnage fabuleux, celui qui se cachait derrière l'homme de scène, car sous cette auréole de star existait un homme sensible, vulnérable, merveilleux, nerveux, doux et torturé.

Pour le deuxième anniversaire de son départ, j'ai décidé – et j'espère que vous serez d'accord avec moi – de lui offrir un deuxième monument, un ange de marbre blanc représentant l'amour qu'il a, toute sa vie, poursuivi, le chérubin capable de garder sa sépulture si souvent attaquée. Les ailes de cet ange le protégeront. Il sera inauguré le samedi 8 mars 1980, au cimetière de Dannemois. Les royalties de ce livre sont faits pour ça...

C'est pourquoi vous comprendrez que ce livre, je l'ai écrit pour Claude, et pour vous, afin de le faire encore mieux adorer, si toutefois cela est possible.

J'ai toujours été sincère avec lui, je le suis avec vous.

A Claude pour toujours.

Josette Martin

# Chapitre I

## *1963, découverte de Claude*

Nous sommes en novembre 1963. La mode est aux pantalons serrés et aux chemises rayées de couleurs vives pour les garçons, alors que les filles arborent des jupes fendues et des coiffures crépées de trente centimètres de haut... Moi, je ne suis qu'une écolière de seize ans, j'ai des parents qui m'adorent, mais, dans mon cœur de petite fille, il n'y a qu'une seule personne qui me fascine, depuis de longs mois déjà ! C'est un chanteur blond, une idole « yéyé » nommée Claude François, Inabordable, bien sûr... Je me suis déjà renseignée en lisant toutes les revues qui publient sa photo en première page : *Salut les copains*, *Plus*, *Moins 20*, *Nous les garçons et les filles*, l'adresse n'est jamais la même et, dans les maisons de disques, ils ne communiquent pas les adresses personnelles, alors...

Je suis poursuivie par l'image de ce jeune homme qui représente le dynamisme, la joie de vivre de toute une génération. *Si tu veux être heureux* est déjà sur toutes les lèvres, mais moi, je préfère la face cachée du disque : *Pauvre petite fille riche*... Les bruits de vague, la plage... J'aime le côté romantique de Claude, cela lui va mieux ! Son accent un peu triste me fait rêver... Le verrai-je jamais ?

Le Noël 1963, je le passe tristement en famille, bien qu'entourée et couverte de cadeaux dont, bien entendu, le dernier 45 tours de Claude que j'ai demandé et qui fait déjà « un malheur » sur les ondes comme on dit, un « super-hit » : *Si j'avais un marteau*... Mais moi, encore une fois, je lui préfère l'autre chanson, la douce *Je veux rester avec toi*. Claude est certainement un romantique, je le sens... De plus en plus, l'obsession de le rencontrer devient envahissante et plus c'est impossible, plus j'en ai envie...

C'est alors que tout à fait en fin d'année 1963, j'apprends par la radio (la fameuse émission de Daniel Filipacchi, tous les soirs à dix-sept heures) que



Claude va chanter à la Porte de Versailles à Paris, au profit des handicapés... J'étais sûre qu'il avait un cœur d'or, cela se voit sur son visage. D'avance, mon cœur bat la chamade...

### ***Première rencontre, Palais des Sports, 31 décembre 1963***

Je me rends au « Palais des sports » avec l'autorisation de mes parents : c'est pratiquement ma première sortie « seule », à seize ans ! Aux abords de l'immense salle d'une contenance que j'évalue à peu près à cinq mille personnes, la foule se presse très nombreuse également dehors... C'est déjà commencé et, bien sûr, je n'ai pas de billet ! Mon imprévoyance me met en rage ! Les gens qui n'en ont pas eux non plus parlent entre eux et je n'entends qu'un fond sonore de musique. C'est excitant et énervant à la fois... Il chante tous ses succès, de *Belles, belles, belles* à *Marche tout droit*, sans oublier le duo avec un petit garçon suisse, Pascal dit « le petit prince ». Moi qui suis dehors, je suis prête à pleurer... Claude est là à quelques mètres, inaccessible... C'est trop injuste ! Demain, 1964 va commencer et je n'aurai pas gagné mon pari avec moi-même : le rencontrer... Les portes de la salle s'ouvrent, béantes, pour laisser sortir des fans déchaînés, se bousculant et piétinant les programmes éparpillés par terre... « Ils s'en fichent bien, eux, ils l'ont vu... »

Il était déjà 19h30 et je me faisais du souci pour mes parents. La matinée avait en fait duré plus tard que prévu ; pourtant, il n'était pas question que je parte... pas maintenant, si près du but !

J'attendis donc, plantée avec quelques fans, assidus, qui tenaient à apercevoir Claude en chair et en os, ne serait-ce qu'une seconde. Tout à coup, une Thunderbird noire, un modèle américain arriva et se gara tout près de nous... Quelle aubaine ! Un gros homme frisé en sortit et entra précipitamment dans la salle. La tension montait parmi nous... Soudain, une silhouette mince et fragile s'engouffra dans la grosse voiture... Le temps de réaliser, c'était lui ; il était déjà trop tard... Il ne restait déjà qu'une illusion, un vague parfum... Claude était parti si vite, distribuant des photos par la portière, que j'étais restée là, bêtement, à me laisser bousculer par les gens... Quinze secondes et tout était fini ! Quelle déception ! La première fois que je le vis, c'était pendant quinze secondes...

Découragée, abattue, je rentrai chez moi vers 21 heures, sous une pluie de reproches... Heureusement, j'avais mon « confident », un « journal intime » auquel je dois d'ailleurs une sacrée aide pour la mémoire ! Il fut le confident de mes peines, de mes joies... Cette journée mémorable du 31 décembre 1963 y fut consignée...

### *Découverte de son appartement*

La nouvelle année qui arriva fut pour moi celle de l'espoir... 1964 ! le rock laissait la place au twist... à chaque tempo, Claude était toujours pour moi le pôle d'attraction n°1, mais hélas, aussi « invisible » ! Il participait pourtant, une fois par semaine, le soir, à l'émission de Michel Cogoni « Dans le vent », à la station Europe N°1. Pensant que mes parents ne me laisseraient jamais sortir le soir, je rusai et me fis inviter par Marie-Thérèse, ma meilleure amie du moment. Invitation « bidon » bien entendu, mais qui me permit de me rendre pour la première fois à une émission de radio. Seule, en plus ! Quelle aubaine ! Paris by night, même pour une fille qui a vécu depuis toujours à Paris, c'est magnifique. Je découvris la Concorde et les Champs-Élysées illuminés, avant d'arriver 26, rue François 1<sup>er</sup>, au siège d'Europe N°1. Pour moi, c'était déjà un événement. Mon étonnement fut grand en ne voyant personne devant la porte... Oserais-je entrer dans le hall ? J'osai... Pleine d'assurance, je demandai aux veilleurs-gardiens où avait lieu l'émission. La réponse tomba, sèche et nette comme un couperet : « Au studio des pyramides... mais vous ne pouvez pas monter ! » Dépitée, je tentai un « coup de bluff ». « Je connais Claude et j'ai rendez-vous avec lui ». Les deux veilleurs s'amusaient beaucoup... apparemment, ils avaient l'habitude de ces ultimes tentatives d'intimidation... Ils me proposèrent tout de même de m'asseoir et d'attendre... J'acceptai, enthousiasmée ; ça, l'hiver était rude et les fauteuils douillets d'Europe N°1 étaient bien plus accueillants...

22 heures. L'émission, enfin terminée, mon supplice aussi, par la même occasion. Mon cœur sautait dans ma poitrine. Cette fois, « il » ne m'échappera pas... Ce que j'avais oublié, c'est que l'émission était publique. Si on s'inscrivait de bonne heure, on pouvait avoir des places... Il ne manquait pas de public dans le studio, et c'est débordé, entouré, presque étouffé par une quinzaine de filles que Claude descendit les quelques marches qui nous séparaient... Décidément, le ciel était contre moi, pensai-je, la gorge

serrée. Je n'osai même pas me lever tant elles étaient nombreuses, agglutinées à lui comme des mouches ! Claude ne me remarquait même pas, fatalement... Les veilleurs se regardaient amusés. Oui, j'avais menti, allez... Je ne connaissais pas Claude et ne le connaîtrais sans doute jamais... Il signait complaisamment des autographes et souriait à chacune. Qu'est-ce que j'attendais ? Je n'en savais rien moi-même ! Paralysée par la peur, je restais vissée à mon siège comme sur de la glu... Ce qui me fit sauter en l'air ? Le gros homme frisé, déjà entrevu au « Palais des sports » et qui, pour moi, était synonyme de départ... Claude allait encore filer... Je bondis donc derrière le groupe, ma pochette de disques à la main, voulant évidemment un souvenir concret de la soirée. Il croisa mon regard... Gently, il fit un pas vers moi et me dit : « Et toi, petite, tu n'étais pas dans le studio là-haut ? » Je ne savais quoi répondre. Le son de sa voix était si suave, si doux, si... « Comment t'appelles-tu ? » enchaîna Claude en brandissant son stylo feutre. « Josette » répondis-je en rougissant... « Tiens ! » fit Claude, visiblement surpris (en se tournant vers le gros homme frisé) « elle s'appelle comme ma sœur ! » Puis, d'un regard tendre et protecteur, il se tourna vers moi « Tu as le même prénom que ma sœur, à bientôt Josette ! »

Ce soir-là, il me fut difficile de m'endormir. Trop d'événements pour la même soirée... Je n'en revenais pas, j'avais enfin rencontré mon idole et, de plus, il m'avait appelée par mon prénom... L'espoir fit place à l'incertitude... Tous les rêves étaient permis et, déjà, l'amour faisait place à l'admiration dans mon cœur de jeune fille de seize ans, bientôt dix-sept ans !

Les mois passèrent tristement, car je n'eus pas de sitôt l'autorisation de revoir Marie-Thérèse, mes parents ayant jugé le stratagème un peu gros ! Ils n'étaient pas vraiment sévères, mais à cette époque, les jeunes filles bien élevées ne prenaient pas tant de liberté et l'éducation était donc beaucoup plus stricte. Les temps changent ! Il me fallut donc attendre fin mars pour revoir mon idole. Quelle tristesse de l'entendre seulement à travers le poste ! Je ne dormais, ne mangeais plus comme avant, je m'endormais en cours, bref, c'était la catastrophe. J'avouai donc tout à papa qui était un peu plus faible que maman, et le priai, le suppliai de m'accompagner un soir aux émissions de Claude. Elles ne s'appelaient plus « Dans le vent » mais « Danse au studio des pyramides ». Bien sûr, mon « amour » pour Claude le fit rire très fort, il fallait s'y attendre. Mais tout ce que je voulais, moi, c'est qu'il m'emmène...

Cette fois, j'assistai à l'émission, après avoir fait la queue trois heures pour avoir une place ! Dans ce studio écrasé par une chaleur malsaine, je piaffais d'impatience en apercevant Claude derrière la vitre de la cabine. Il discutait avec Cogoni et c'était insupportable de le savoir à quelques mètres sans pouvoir bouger. « Me reconnaîtrait-il, d'ailleurs ? » Cette idée affreuse me tracassait depuis tout à l'heure, sans relâche. Il y avait de très jolies filles aux décolletés plongeants et talons aiguilles selon la grande vogue de l'époque. J'étais évidemment bourrée de complexes... Je me sentais gauche, pas à ma place dans ce studio bondé de monde, et papa qui m'attendait en bas... cela rajoutait à mon malaise. Claude entra enfin, en chemise de voile bleu, ornée d'un petit col blanc et d'une cravate bleu marine, comme son pantalon. Quelle élégance !

Une fille sortit du rang pour aller l'embrasser ! Quel culot ! Heureusement, Michel Cogoni la remit à sa place, puis menaça d'évacuer le studio. Claude rit de bon cœur. « Tu ne vas pas leur faire ça, les pauvres, qui attendent depuis des heures ! » Il chanta en direct une chanson ne faisant pas partie de son répertoire : *Ses baisers me grisaient* ; et aussi *Maman chérie*, sûrement dédiée à sa jolie maman dont il parle souvent.

L'émission se termina trop vite et, bien sûr, Claude ne me vit pas... J'avais très envie de pleurer. On nous fit sortir dans le couloir tandis que Claude s'enfermait à nouveau dans la cabine... Les filles parlaient entre elles, certaines avaient l'air de bien le connaître, j'étais verte de jalousie ! Une bonne demi-heure après, Claude quitta la cabine et sortit dans le couloir, hélas, aussitôt assailli par la meute. Un an et demi de carrière et déjà autant d'admiratrices ! Moi qui pensais, naïvement, être la première. Je descendis tristement dans le hall, précédant la cohue. Claude ne me voyait pas, de toutes façons...

Le « gros homme frisé » avait un nom maintenant, je l'avais entendu interpeller tout à l'heure : c'était Paul Lederman, son imprésario. J'avais déjà lu son nom dans des revues, il est tout le temps avec Claude, lui ! Quelle chance il a... il venait nous l'enlever, une fois de plus... Arrivé dans le hall, Claude s'inquiéta de sa voiture et donna le signal du départ. Je me précipitai comme une furie. Claude voulut me donner une bise à la sauvette, et il vit sans doute mon air dépité. Des bises... il en donnait à tout le monde... « Eh bien, Josette... on te voit grandir ! » C'était bien à moi que la phrase

s'adressait... aucune autre Josette à la ronde ! J'aurais dansé de joie... Claude se souvenait de mon prénom, quelle chance! C'est mon petit papa qui me ramena sur terre avec son objectivité d'adulte, en me disant simplement : « Il s'en souvient, c'est normal, tu as le même prénom que sa sœur ! » C'était l'évidence... Sans le savoir, mon pauvre papa avait gâché toute mon espérance...

Claude venait d'adapter le célèbre succès des Beatles : *I want hold your hand*, devenu en français *Laisse-moi tenir ta main*. Sa célébrité avait augmenté partout... sur les ondes, dans la presse des jeunes, à la télé... on ne parlait plus que du jeune chanteur yéyé Claude François. D'ailleurs, sa première tournée en tant que vedette s'annonçait. L'été dernier, il partageait la co-vedette avec Sylvie Vartan. Ce printemps, il était déjà tête d'affiche. Sa réussite me réjouissait pour lui, mais je haïssais cette tournée qui allait me l'enlever un mois et demi complet. Claude avait pour l'accompagner quatre choristes dont le nom était composé des quatre lettres de leurs prénoms : Graziella, Annie, Michelle et Suzie... Les Gams ! (tout un programme, d'ailleurs...) Graziella était la plus belle, d'ailleurs, et, instinctivement, je la craignais comme un danger éventuel pour Claude. Intuition de femme ? Déjà ? J'appris par hasard quelques jours plus tard qu'elle était la « petite amie en titre » de Claude et vivait pratiquement dans un appartement à Paris. Où...? alors là, le mystère restait entier...

Mon idole n'était donc pas « libre » ! Je m'étais fait, bien entendu, un monde de rêve où Claude n'avait pas de femme ; je le savais divorcé de sa femme légitime, Janet, et le croyais, le souhaitais libre comme le vent... Apparemment, il n'en était rien, mais la déception fut de courte durée ; ce n'était que des « on dit ». On verrait bien...

Je me rappellerai toujours du hasard avec un grand H qui se montra à moi... Je sais pourquoi, ce jour-là, je n'eus pas envie d'aller à mes cours situés à l'angle de Chardon Lagache et du boulevard Exelmans... Vous devinez ? Je fis donc quelques pas sur le boulevard par cet après-midi ensoleillé. C'est alors que le (court) miracle se produisit. Une Thunderbird, blanche cette fois, s'arrêta en double file devant un immeuble neuf... Il se passa trente secondes, et « l'homme pressé » en descendit, puis s'engouffra dans l'immeuble... La curiosité n'est pas toujours un vilain défaut ; je fis le siège devant la porte quelques minutes, pas plus. Claude sortit de l'ascenseur,

courut jusqu'à la portière, croisa une demi-seconde mon regard, puis, en signe de désolation : « Je suis terriblement en retard... à un autre jour ! » et il démarra... Je croyais rêver ! Le « film » s'était déroulé en moins de deux minutes. Claude m'avait parlé, et surtout, j'avais découvert son domicile secret et privé dont il ne parlait dans aucun journal... Il dut bien se demander comment j'avais eu l'adresse... Il ne m'en reparla jamais. Cette fois, c'était décidé, je passerais donc toutes mes après-midi ici et au diable mes cours de secrétariat !

Dès le lendemain donc, avec une heure d'avance sur l'horaire de la veille, j'assiégeai le 46, boulevard Exelmans, adresse miracle... Advienne que pourra pour les études qui, de toute façon, ne m'intéressaient pas... La grande aventure de ma vie commençait, j'en étais sûre ! C'était trop beau pour être vrai...

Claude descendit vers 14 heures, accompagné d'un jeune homme à l'accent méridional : « Je te présente Josette » (il me tendait une joue grossie par un bonbon !). « Josette, je te présente Ticky, mon secrétaire, il te fera rentrer dans toutes les émissions ; que penses-tu de ma nouvelle voiture ? » « Elle est mieux que la noire » osai-je timidement... Et Claude démarra, après m'avoir lancé un salut amical par la vitre. J'étais carrément en plein rêve, je me pinçai afin de vérifier si j'étais bien éveillée.

Et c'est ainsi que, chaque jour, le petit cérémonial se poursuivait inlassablement. Claude s'amusait de voir mon assiduité et ma fidélité à l'attendre, quelquefois avec un petit sac de bonbons en cadeau, puisque je savais maintenant qu'il les aimait.

Un jour, il fallut bien que le rêve se transformât en cauchemar... Un maudit professeur de dactylographie téléphona à mes parents pour les avertir de mes absences répétées... Je fus menacée de « pension », ce qui pour moi était évidemment synonyme de « prison ». Heureusement, les menaces ne furent pas mises à exécution...

### *Première fugue à Niort*

Mais quand on a connu quelque chose de bien, on veut toujours quelque chose de mieux. Au risque de m'attirer les foudres définitives de mes parents, je m'embarquai, un jeudi après-midi, le 10 avril 1964 exactement,



avec pour tout bagage mon sac à main et un billet aller et retour pour Niort, à la gare d'Austerlitz... Je ne manquais pas de malices, aussi je savais où Claude chantait ce soir-là et n'y tenant plus, c'est ainsi que je fis ma « première fugue ».

Dans cette ville inconnue des Deux-Sèvres, je n'avais qu'une adresse « Le théâtre de la ville ». C'était maigre pour quelqu'un qui n'avait jamais voyagé sans ses parents ! Je réalisai la gravité de mon acte, une fois débarquée là-bas. Seule, à cinq cents kilomètres de chez moi, et dans le fond, connaissant à peine Claude. Une fois enlevé le prix du billet, d'ailleurs, je n'avais même plus assez d'argent pour me payer une place pour le gala. Autrement dit, je ne le verrais pas encore sur scène... Comme au « Palais des sports », je devrais me contenter d'écouter les bribes du spectacle qui se passerait à l'intérieur... Seulement, cette fois, les choses étaient différentes...

J'avais commis une sacrée folie. Même si Claude me reconnaissait, une fois après m'avoir fait la bise et s'être engouffré dans sa belle voiture, je me retrouvais tout de même seule dans cette ville inconnue, et sans argent pour prendre une chambre d'hôtel ! Je coucherai donc dehors... tous ces détails me venant à l'esprit, ils gâchaient ma joie.

Le Destin, heureusement, en avait décidé autrement pour moi... Claude quitta la scène sous les applaudissements dont les crépitements qui me parvenaient ne laissaient aucun doute sur le triomphe qu'il venait de faire. J'appris qu'il dédicait même des photos dans sa loge, mais seul le public privilégié qui avait assisté au gala pouvait y accéder... J'attendis donc patiemment près des voitures et de la « sortie des artistes ». C'est ainsi que je connus « l'envers du décor »... Harassés par le spectacle et par les kilomètres sans doute parcourus lors de la précédente étape, les musiciens sortaient un à un, rangeaient en vitesse leurs instruments, pressés d'aller se restaurer et se coucher ensuite. Les Gams leur succédèrent ; c'est ainsi que je pus voir Graziella autrement que sur une pochette de disque. Elle partit avec les autres, dans une 404 bleue... « sans attendre Claude », pensais-je satisfaite! Quand, au bout de trois quarts d'heure, ce fut enfin le tour de Claude de sortir, toujours accompagné par ce Paul Lederman ( je n'avais pas fini de le voir! ) il y avait tellement de gens massés autour de la Thunderbird que, contrairement aux beaux après-midi d'Exelmans, je ne pus même pas approcher ! Les jambes tremblantes de froid et d'énervement, le cœur serré, je

vis la voiture s'éloigner dans la nuit et avec elle, tous mes espoirs s'envoler... Non! c'était trop affreux, révoltant même! J'avais fait cinq cents kilomètres pour le voir partir comme ça, sans même qu'il me voie? Je refusai catégoriquement cette éventualité... Il me fut facile de me renseigner (grâce à mon accent parisien, car il paraît qu'on en a un !) auprès du concierge en me faisant passer pour la cousine de Claude qui avait « raté le départ » pour savoir « où la troupe était partie dîner ce soir ». Il m'indiqua sans méfiance la Brasserie de la Grand-Place et ferma sa porte, trop content d'en avoir fini avec ce gala bien trop tardif pour lui.

La Brasserie de la Grand-Place était en effet éclairée. Il ne m'avait pas menti, tous les véhicules étaient là. Quelques fans aussi entêtés que moi, aussi... Ils se tordaient le cou pour essayer d'apercevoir Claude perdu au milieu des musiciens affamés. Il était une heure du matin et le froid tombait sur la ville. La faim aussi, mais je n'avais plus un centime. A seize ans... et demi, on n'a pas beaucoup d'argent de poche et le prix du billet aller et retour était très coûteux pour ma bourse. J'eus beau faire mes fonds de poche, je n'avais plus rien ! Tant pis pour le dîner, il fallait que je tienne le coup.

Je rêvais toute éveillée quand, tout à coup, une main étrangère se posa sur mon épaule ; je me retournai, étonnée : « Mademoiselle, puisque vous êtes une fan de Claude, venez donc dîner avec nous... » Il se présenta : « Alain, chauffeur des Gams ». Je pensai : un retardaire... ça fait une heure qu'ils sont à table. L'envie ne me manquait pas d'accepter, mais la timidité et les grands principes triomphèrent, je refusai poliment, car son visage ne m'était pas très sympathique. « Ses intentions sont sûrement mauvaises », pensai-je pour me déculpabiliser. Au bout d'une demi-heure, je commençais évidemment à regretter mon geste, car il faisait froid et Claude n'en finissait pas de dîner. A bout de force et de fatigue, je m'appuyai contre la voiture des Gams qui arrivaient. Le barbu de tout à l'heure (qui n'était autre que le frère de Graziella) me lança ironiquement : « tu as eu tort de ne pas venir tout à l'heure, Claude en a encore pour un bout de temps ! ». Graziella me regarda, indifférente. Les derniers fans s'étaient découragés, je n'en pouvais plus, debout depuis des heures, après ce voyage. Je ne voyais même pas Ticky, qui aurait pu devenir mon « sauveur ». Personne à l'horizon. Si c'est ça, la vie d'artiste, se coucher à des heures pareilles, pensai-je, je ne pourrai jamais !



Enfin, un mouvement dans le restaurant, mon calvaire allait prendre fin. Claude allait sortir et me voir, mon Dieu ! qu'allait-il penser... Ce fut hélas, Lederman qui sortit le premier pour aller « chauffer la voiture ». Il ne se rappelait évidemment pas de moi et me regarda à peine. J'étais à bout de forces et de désespoir quand la frêle silhouette tant espérée se découpa dans la porte. La nuit était claire et il fit signe à Ticky et dit sûrement quelque chose du genre « Est-ce que j'ai la berlue ou c'est bien elle ? »

Chacun de nous fit la moitié du chemin... « Toi ? », dit-il d'abord en me découvrant sous le néon du restaurant. « C'est bien toi ! » puis, la première surprise passée, « Mais que fais-tu ici, ma petite voisine ? »

Les explications que je lui donnai n'étaient visiblement pas convaincantes. Après quelques moments d'euphorie et de rires avec Ticky, Claude fronça les sourcils : « Tu as prévenu tes parents, au moins ? » Comme je ne répondais pas, il comprit. « Mais, c'est de l'inconscience, enfin ! tu te rends compte qu'à cette heure-là, ils doivent te chercher partout ? » Déconfite, je baissai la tête, honteuse. Il s'adressa à Lederman et lui dit qu'il irait à pied, finalement, l'hôtel étant à deux pas. J'aurais bien voulu me réchauffer en montant dans la splendide américaine, mais Claude avait envie de marcher. Il m'invita à le suivre et, tout en marchant, cherchait une solution pour que je finisse la nuit le mieux possible avant de reprendre le « premier train » Il me faisait la morale comme un grand frère ; cela m'amusait et m'attristait à la fois. J'avais imaginé cette rencontre de façon bien plus romantique... Ticky n'osait rien dire, redoutant la colère de son « patron ». Claude s'était assombri. Il ajouta, en me regardant avec reproches : « en plus, à l'hôtel tu ne vas même pas pouvoir entrer, ni remplir de fiche puisque tu es mineure ! » J'étais prête à lui proposer d'aller passer la nuit à la gare, tant j'étais déçue de lui causer toutes ces difficultés, quand Ticky proposa, avec son méchant accent toulousain qui me faisait rire à chaque fois : « Clôde ! si tu veux, on n'a qu'à dire que c'est ma sœur, comme ça, elle passe avec nous et je lui laisse ma chambre jusqu'au matin ? » Claude ne répondait pas et j'appris pour la première fois que, quand Claude ne répondait pas, c'est qu'il était d'accord... Je commençais à le connaître ! L'hôtel de la Brèche, un splendide 4 étoiles, était là devant nous.

Le stratagème marcha bien, d'autant plus que le gardien avait tellement sommeil qu'il dormait en remettant les clefs et ne s'occupait de rien ! Après un interminable dédale de couloirs clairs, obscurs, de détours et de marches

recouvertes de moquette, nous arrivâmes devant la chambre n°10. Claude allait me dire bonsoir, et tout allait s'arrêter là... Mais il était trois heures du matin et Claude n'avait pas envie de dormir... « Viens, tu vas me raconter un peu tout ça... je n'ai pas sommeil » et là-dessus, renvoya Ticky, trop content d'aller profiter de son lit ! Je pénétraï donc pour la première fois dans cet univers bien particulier de Claude, indescriptible puisque personnalisé par une « ambiance » que l'on ne retrouvait que près de lui... Pour se relaxer, il m'expliqua qu'il avait son oxygène, contenu dans une petite boîte à lampes de couleur bleue qui dégageaient une senteur particulière. « Cela régénère l'air de la pièce, tu comprends, les poussières qui se déposent, l'air plus ou moins pollué qui pénètre, tout cela gêne la respiration et surtout pour moi qui ai transpiré sur scène, après le spectacle, j'ai vraiment besoin de cet oxygène ; en plus, ça repose les yeux, tu vas voir au bout d'un moment... » Claude m'avait invitée à m'asseoir et servi un grand verre d'eau d'Evian. Je ne m'attendais pas du tout à ça ! Claude était sain jusqu'au bout des ongles et je découvrais seconde après seconde, les mille et une facettes du personnage caché, secret même.

J'avais accès à son univers... N'était-ce pas inespéré ? La fatigue n'existait même plus et pourtant jamais je n'avais veillé aussi tard... ou aussi tôt ! Claude semblait à l'aise, par contre, évoluant dans la nuit aussi bien que le jour ! Il s'assit près de moi, ses mains entourant ses genoux et, attentif, commença le « questionnaire ». L'anecdote amusante fut lorsque je lui avouai la profession de mon père : « commissaire de police ! ». « Mais alors, si ça se trouve, tous les flics sont déjà à mes trousses ! Tu sais que c'est très grave, si on te trouve avec moi ? Josette, tu n'es vraiment pas raisonnable ! » Je le rassurai en lui promettant que papa ignorait tout de ma destination et que, de toutes façons, j'allais prendre le premier train... Claude me découvrait et je sentais que je l'amusais. Il enchaîna très vite les confidences. Il en avait envie et besoin... Des heures et des heures, jusqu'aux premières lueurs du jour, il me parla. De sa déception avec Janet qui dansait maintenant dans le ballet d'Arthur Plasschaert. « Elle m'a quitté pour quelqu'un de très célèbre... Tu vois, c'est la vie. » Je me taisais respectueusement car je connaissais le nom, mais je ne voulais en aucun cas faire du mal à Claude, son sourire triste en disait long sur les sentiments qu'il éprouvait très certainement encore... « Ma sœur danse aussi, tu sais ? Elle s'appelle Josette comme toi, je te l'ai déjà dit ?

» Moi je savais, au fond de moi, qu'inconsciemment, c'est grâce à sa sœur si

nous étions si proches l'un de l'autre, déjà... C'est ce prénom de Josette qui avait tout déclenché...

Claude parlait avec volupté, en agitant les mains de temps en temps, et surtout, changeant d'expression à tout instant. Je compris l'importance que les yeux avaient dans son visage et l'immense attraction qu'ils dégageaient... Se heurtant maladroitement le genou, il laissa voir une grimace de douleur. « L'autre jour, à Poitiers, il m'est arrivé une drôle d'histoire : la salle était chauffée à blanc, les filles criaient, me tendaient les mains, je ne sais pas ce qui s'est passé, je me suis approché de la scène, elles m'ont tiré, je suis tombé dans la fosse d'orchestre ! Tout le monde s'inquiétait, tu penses, la fosse était profonde de deux mètres... mais je m'en suis bien tiré, avec la cheville un peu luxée et le genou endolori. Enfin, je peux danser à nouveau, c'est fini... » J'avais envie de l'entourer, de le protéger, mais je n'osais bouger, et Claude enchaînait déjà sur un autre sujet... « Tu vois, Josette, j'en fais le serment aujourd'hui devant toi, un jour, j'irais en Angleterre, je serai n°1, je détrônerai les Beatles et... je séduirai toutes les Anglaises ! » La fin de sa phrase m'amusait. Claude séduisait déjà toutes les Françaises, mais n'en avait sûrement pas assez ! J'avais envie de l'embrasser pour le remercier de sa confiance. Je répondis seulement en souriant : « Tu réussiras sûrement, Claude, tu es le meilleur... » Cette phrase naïve de fan le toucha puisqu'il me reparla par la suite souvent de son « serment ».

Je découvrais un aspect tellement différent de ce que je m'étais imaginée ! Celui qui faisait la une des magazines avait l'air si inaccessible ! Il était là, en chair et en os devant moi, découvrant tour à tour les voiles de sa vie secrète. Nous en arrivâmes à sa famille... Sujet sacré que la famille ! « Ma mère est italienne, tu le sais, elle te connaît, tu sais, ma mère. Ma sœur aussi, elles m'ont parlé de toi, tu traînes toujours en bas, hein ? Ma mère habite avec moi. Tu ne peux pas savoir ce qu'elle cuisine bien ! Un jour, si tu es bien sage, je te ferai entrer dans l'appartement, elle te confectionnera des gâteaux arabes. Spécialement pour toi... D'accord ? » Claude me comblait tellement que je ne savais répondre que « oui... oui », bêtement. Ma pudeur l'amusait. Il me traitait comme une petite fille, mais je le méritais. D'ailleurs, je n'avais même pas dix-sept ans, ce qui plut beaucoup à Claude.

A force de bavarder, ses paupières s'alourdissaient. Je sentais qu'il était fatigué : « L'autre fois, à Bordeaux, j'ai discuté toute la nuit avec une dactylo

EXTRACT